

# A la recherche des relations humaines entre compagnons

Une étude sur  
**la fraternité**  
&  
**la solitude**  
dans deux œuvres d'André Malraux



Mémoire bachelor des études de Littérature et Culture françaises  
Faculté des Sciences Humaines  
Nom : Lydia van den Brink  
n0. d'étudiante : 3969649  
Guidé par Dr. Olivier Sécardin  
Université d'Utrecht  
Avril, 2015

## Table de matières

---

Prologue	2
<b>Chapitre 1 : la fraternité et la solitude chez l'aventurier, le terroriste et le révolutionnaire</b>	
1.1 Claude et Perken, les aventuriers	4
1.2 Tchen, le terroriste	7
1.3 Kyo et Katow, les révolutionnaires	9
<b>Chapitre 2 : la fraternité et la solitude face au destin et la mort</b>	
2.1 Le destin et la mort dans La Voie Royale	12
2.1.1 <i>l'absurdité</i>	12
2.1.2 <i>la déchéance</i>	13
2.1.3 <i>la mort</i>	14
2.2 Le destin et la mort dans La Condition Humaine	16
2.2.1 <i>Tchen</i>	16
2.2.2 <i>Kyo et Katow</i>	17
Conclusion	20
Bibliographie	23

## Prologue

« *La solitude est essentielle à la fraternité comme la silence l'est à la musique* »<sup>1</sup>

Gabriel Marcel

### Introduction

Pour introduire ma recherche, je vous donne une citation de Gabriel Marcel, un philosophe et musicien français. Ce que Marcel veut nous montrer, est l'impossibilité de la fraternité s'il n'y a pas de solitude et il donne un bel exemple dans la musique comme illustration. La musique commence au moment où le silence est rompu. La question sera si la fraternité commence là, où la solitude n'a plus d'espèce. Cette citation nous guidera entre autres dans mon mémoire, à la recherche de la solitude et la fraternité chez un autre homme français, l'écrivain André Malraux.

André Malraux, né en novembre 1901 publie ses articles alors qu'il est encore très jeune. En 1923, il part en mission pour l'Asie. Il a été au Cambodge avec sa femme Clara Goldschmidt pour voir le temple Banteai-Srei à Angkor. Nous retrouvons cet aspect, la recherche au temple et l'art, dans son œuvre *La Voie Royale*. Retourné en France, il publie entre autres *La Voie Royale* en 1930 et *La Condition Humaine* en 1933. Pour ce dernier titre, il obtient le Prix Goncourt dans cette même année. Les deux livres, nommés ci-dessus ont pour cadre l'Extrême-Orient.<sup>2</sup>

### Contexte

Dans *La Voie Royale*, l'auteur nous emmène pour une aventure dans la jungle. Il nous présente deux personnages : Claude, un jeune archéologue breton, et Perken, un vieil aventurier danois. Ces hommes vont coopérer pendant leur voyage pour réaliser leurs rêves : ils veulent trouver l'aventurier Grabot qui a disparu pendant son voyage et ils ont l'intention de voler des reliefs d'un temple khmer. Ainsi, les hommes se trouvent dans la jungle sans la connaître. Une fois arrivée dans le territoire des Moïs, les choses se compliquent. Les conditions de survivre dans un tel environnement ne sont pas formidable et quand ils veulent échapper au danger dans ce territoire, Perken est blessé par une lancette. Cette blessure fait qu'il est condamné à mourir dans d'horribles souffrances.

Malraux a écrit son roman à l'époque coloniale. C'est pourquoi la thématique de deux personnages qui partent en expédition dans la jungle n'est pas une histoire fantaisiste. La curiosité pour l'étranger et l'inconnu est bien présent dans cette époque-là. Ce roman n'est pas seulement un roman d'aventure. En plus, la quête des hommes est une réflexion métaphysique sur l'homme et sa destinée.

---

<sup>1</sup> MARCEL, Gabriel, *La Dignité humaine et ses assises existentielles*, Paris, Aubier 1964, p. 204

<sup>2</sup> PICON, Gaëtan, *Malraux par lui-même*, Paris, Editions du Seuil, 1953, p. 5

Le deuxième roman nous raconte l'histoire de l'insurrection à Shanghai en 1927. Shanghai, à cette période-là, est une ville en plein essor économique. Aussi, la ville devient-elle le lieu d'une intense fermentation politique. L'armée révolutionnaire du Kuomintang est en marche vers la ville. Ce parti démocrate et nationaliste est guidé par le jeune colonel Chang-Kai-Shek. Une autre force en présence est le parti communiste, l'Internationale communiste. La collaboration entre nationalistes et communistes n'est pas durable et les conflits se multiplient. Shanghai devient l'enjeu du conflit.<sup>3</sup>

Le roman de Malraux commence le 21 mars 1927, la préparation de l'insurrection. Les personnages dans le roman et traité dans ce mémoire, font partie du parti communiste et se révolte donc contre les nationalistes : le Kuomintang. Les communistes préparent le soulèvement des ouvriers locaux mais, Chang-Kai-Shek se tourne contre les communistes et il fait assassiner des milliers d'ouvriers et dirigeants communistes sous lesquels se trouvent aussi Kyo et Katow, deux personnages dans La Condition Humaine.

### **Motivation**

Après avoir lu les romans, j'ai constaté qu'il a deux aspects qui m'ont frappé pendant la lecture. A savoir la thématique de la fraternité et de la solitude. L'homme face à l'Autre, qui l'accompagne, est un thème principal chez Malraux. Cet homme est en relation avec quelqu'un qui le fascine. C'est pourquoi nous trouvons la relation fraternelle dans le roman de Malraux. Pourtant, en même temps, j'ai découvert un autre thème principal, à savoir la solitude, et ce thème semble d'être l'opposée de la fraternité. Ma curiosité renferme donc surtout cette ambiguïté apparente entre la fraternité et la solitude. En résumant cette curiosité, je m'ai posé la question centrale suivante : *Dans quel mesure, les phénomènes de la fraternité et la solitude dans La Voie Royale et La Condition Humaine sont-ils contradictoires ou est-ce qu'ils se complètent ?*

Cette question nous guidera pendant la recherche. Elle comportera deux chapitres et à la fin une conclusion. Le premier chapitre traite les personnages dans La Voie Royale et La Condition Humaine et leur rapport avec la fraternité et la solitude. Dans le deuxième chapitre, nous allons étudier la fraternité et la solitude face au destin et la mort. Finalement, je vais essayer de formuler une réponse à la question centrale. Comme hypothèse, la citation en haut de la première page est demeurée dans ma mémoire. Vue la question centrale de cette recherche, la pensée de Gabriel Marcel nous parle d'une relation complémentaire. En fait, il dit qu'il n'y a pas de fraternité sans solitude et je suis curieuse de savoir si je peux confirmer cette hypothèse à la fin de mon mémoire.

Ce mémoire sera donc une étude littéraire comparative entre La Voie Royale et La Condition Humaine. Chaque chapitre, subdivisé en sous-titres, traite les deux œuvres et essaye de montrer les différences entre les thèmes dans les romans. Vous pouvez retrouver les sources utilisés à la fin du mémoire dans la bibliographie.

---

<sup>3</sup> MEYER, Alain, *La Condition Humaine d'André Malraux*, Gallimard, 1991, p. 202

## Chapitre 1

### la fraternité et la solitude chez l'aventurier, le terroriste et le révolutionnaire

#### 1.1 Claude et Perken les aventuriers

Malraux parle dans ses romans de trois personnages différents. Dans *La Voie Royale*, Claude Vannec et Perken sont les personnages principaux et dans son œuvre *La Condition Humaine*, Malraux nous montre entre autres les personnages de Tchen, Kyo et Katow. Ces personnages ne sont pas tous les mêmes. L'un à la recherche de l'aventure, le but de l'autre est de tuer un homme politique important. Pourtant, tous ces personnages ont à faire avec la même thématique : la fraternité et la solitude, dont parle cette recherche. Tout d'abord, nous allons approfondir les personnages dans *La Voie Royale* : Claude et Perken. Claude est un jeune archéologue et aventurier, à la recherche des reliefs khmer dans la jungle. Perken, son compagnon, est un vieux homme et aventurier qui a beaucoup plus d'expérience que Claude. Sabourin, qui parle dans sa recherche du révolté chez Malraux, nous montre les différents visages sous lesquels ce révolté est nous présenté à travers l'œuvre d'André Malraux.

Selon Sabourin, le fait que ces deux personnages sont des aventuriers nous montre leur caractère. L'aventure constitue une gageure pour l'homme, c'est le monde de l'inconnu et l'angoisse.<sup>4</sup> On vit aux limites du danger et Sabourin remarque que « là, où sa résistance sera mise à rude épreuve, de sorte qu'il puisse mesurer ses forces à toutes les difficultés. »<sup>5</sup> Donc, ces hommes qui veulent mesurer leurs forces, cherchent quelque chose, ils veulent affirmer leur existence. Pour Perken, qui a fondé un royaume dans les montagnes du Laos, l'intention est de retourner dans son territoire pour le défendre contre la destruction de la modernité – comme nous pouvons lire dans la suite du roman : entre autres l'arrivée du chemin de fer – et de retrouver Grabot, un autre aventurier qui se trouve probablement dans la jungle comme prisonnier. Perken veut mesurer ses forces par une lutte contre l'homme et contre le monde. Sa lutte est aussi une lutte contre le destin, il l'explique à son compagnon comme une chose « qui tombe sur l'homme comme un règlement sur un prisonnier »<sup>6</sup>. Et il dit à Claude : « je ne veux pas être soumis »<sup>7</sup> donc, il refuse de se soumettre à son destin.

Pour l'autre aventurier, Claude, l'objectif est de trouver les temples khmers et en ce qui concerne l'aventure il n'a que ses souvenirs de son grand-père et les lectures parce qu'il n'a pas d'expérience.<sup>8</sup> Claude définit l'aventure dans la description suivante : « ce qu'ils appellent l'aventure, n'est pas une fuite, c'est une chasse : l'ordre du monde ne se détruit pas au bénéfice du hasard mais de

---

<sup>4</sup> SABOURIN, Pascal, *la révolté chez André Malraux romancier*, Thèse présentée au Département de Français de l'Université d'Ottawa, Canada, 1963, p. 31

<sup>5</sup> *Ibid.* p. 31

<sup>6</sup> MALRAUX, André, *La Voie Royale*, Paris, Librairie Générale Française, 2012, p. 80

<sup>7</sup> *Ibid.* p. 81

<sup>8</sup> *Ibid.* p. 41

la volonté d'en profiter ».<sup>9</sup> Cette description souligne, selon l'explication de Dao, que l'aventure n'est donc pas un « divertissement » pascalien mais « la recherche d'un affrontement direct avec le destin ». <sup>10</sup> Donc, c'est l'action qui compte pour affronter le destin. Comme Perken, Claude ne peut pas accepter la vanité de son existence, « comme un cancer, vivre avec cette tiédeur de mort dans les mains... ». <sup>11</sup>

Perken et Claude se rencontrent sur un bateau et Malraux a créé un climat de mystère autour les personnages. Dès le premier moment qu'il parle des deux hommes, on se demande quelle relation il y aura entre les deux. Décrit du point de vue de Claude, le visage, la voix et le dialogue de Perken l'obsède. <sup>12</sup> Quelques pages plus loin, nous pouvons lire que cette obsession retombe sur lui pour une deuxième fois. Après les premières conversations entre les hommes, « un lien singulier s'était formé ». <sup>13</sup> Claude se sent lié à l'autre aventurier surtout par les mêmes refus mais aussi par « le même hostilité à l'égard des valeurs établies, même goût des actions des hommes lié à la conscience de leur vanité ». <sup>14</sup> On pourra dire que cela est le moment où on peut parler de la fraternité.

Dao parle dans son œuvre de la fraternité des aventuriers, une première forme de la fraternité virile chez les héros-aventuriers d'André Malraux: « celui-ci dans la poursuite de son action individuelle, est accompagné dans la plupart des cas d'un compagnon d'aventure qui, comme lui, a pris conscience de l'absurdité du monde, qui partage ses angoisses et son sentiment aigu de la solitude ». <sup>15</sup> Nous allons approfondir cet aspect – partage des angoisses et sentiments – dans le deuxième chapitre. Pourtant, cette fraternité n'apparaît pas tout d'un coup mais, dès le premier moment qu'ils se rencontrent. On pourra dire que leur relation se développe pendant le voyage. Après ce lien singulier qui s'était formé, les deux hommes se rapprochent entre eux. Au moment où Claude réfléchit de sa famille – plus spécifiquement de son grand-père – il remarque qu'en face de Perken, « il retrouve le goût, l'hostilité, le lien passionné qui l'avaient attaché à son grand-père » <sup>16</sup> et ensuite, « qu'ils se rapprochent de plus en plus l'un de l'autre ». <sup>17</sup> Donc, l'obsession de Claude pour Perken concerne aussi le fait que Perken lui fait penser à son grand-père. Il retrouve dans son compagnon un bon exemple et un aventurier expérimenté. Plus tard, juste avant d'entrer la jungle, Claude confirme ce rapprochement entre Perken et lui-même : « nous jouons ensemble notre vie » <sup>18</sup> et puis :

« si j'accepte un homme, je l'accepte totalement, je l'accepte comme moi-même. De quel acte, commis par cet homme qui est des miens, puis-je affirmer que je ne l'aurais pas commis ? » <sup>19</sup>

---

<sup>9</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 58

<sup>10</sup> DAO, Vinh, *André Malraux ou la quête de la fraternité*, Genève, Librairie Droz S.A., 1991, p. 55

<sup>11</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 58

<sup>12</sup> *Ibid.* p. 26

<sup>13</sup> *Ibid.* p. 37

<sup>14</sup> *Ibid.* p. 37

<sup>15</sup> DAO, Vinh, *op. cit.* p. 49

<sup>16</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 41

<sup>17</sup> *Ibid.* p. 42

<sup>18</sup> *Ibid.* p. 79

<sup>19</sup> *Ibid.* p. 79

Ici, nous pouvons voir que la relation entre les deux est aussi une acceptation totale et dans ce cas-là, on pourra parler d'une relation fraternelle. En parlant de l'attitude de Claude, il est remarquable qu'il soit à la recherche des ressemblances dans son compagnon. Il est désespérément à la recherche de quelqu'un qui partage son obsession, quelqu'un avec qui il peut jouer sa vie. Le narrateur dans *La Voie Royale* le définit dans la phrase suivante : « comme tous ceux qui s'opposent au monde, Claude cherchait d'instinct ses semblables »<sup>20</sup> et les exemples ci-dessus confirment cette phrase. Pour Claude, son compagnon est quelqu'un qui peut le tirer de sa prison de la solitude. Avant son aventure avec l'archéologue danois, il avait l'impression d'être retranché du monde, « lié à l'univers incommunicable comme celui de l'aveugle ou du fou »<sup>21</sup> et dans le personnage de Perken, Claude a trouvé quelqu'un pour communiquer et il le décrit comme son compagnon qui a « tout ramené à l'humain ».<sup>22</sup> De ce point de vue, nous pourrions conclure que la relation fraternelle et éblouissante entre Claude et Perken naît de l'idée d'échapper à la solitude. Bref, la relation entre Perken et Claude commence avec ce « lien singulier » et se développe pendant le voyage. On va suivre ce développement dans la relation jusqu'à la fin – la mort – dans le dernier chapitre.

En outre, ce sentiment de solitude n'est seulement visible dans la recherche à la liaison avec l'autre mais, aussi dans le tout de l'expédition des deux hommes. L'aventure qu'ils entreprennent, est une aventure solitaire. Leur voyage est une expérience personnelle et individuelle sauf qu'ils sont liés à l'autre. Comme l'auteur Dao dit dans son œuvre :

« l'action de Claude et Perken n'engage personne d'autre qu'eux-mêmes. [...] L'affrontement avec le destin prend la forme d'une lutte de l'homme contre l'hostilité de la nature, contre la souffrance physique et les capacités limitées de la force humaine, qui tentent de le réduire à l'impuissance et à l'humiliation. L'aventure se présente comme une marche hallucinante à la rencontre de toutes ces forces du destin qui concourent à écraser l'homme sous leur domination et à l'obliger à prendre conscience de sa condition. »<sup>23</sup>

L'aventure de Claude et Perken est donc une lutte contre et pour soi-même. Bien qu'ils soient ensemble, leur aventure est individuelle. Ainsi, leur confrontation avec le destin est une confrontation individuelle qui se manifeste tout différent pour chacun d'eux. Elle a lieu dans un tout autre environnement que l'histoire dans *La Condition Humaine*. Cette histoire est axée sur le groupe dans lequel l'action a lieu et sur l'interaction avec tous les intéressés de la révolution.

Jusqu'à là, nous avons parlé de Perken et Claude, les personnages dans *La Voie Royale*. Dans *La Condition Humaine*, il nous apparaisse beaucoup de personnages différents. Lié à la thématique de la fraternité et la solitude nous ne traiterons que les hommes Tchen, Kyo et Katow.

---

<sup>20</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 46

<sup>21</sup> *Ibid.* p. 60

<sup>22</sup> *Ibid.* p. 60

<sup>23</sup> DAO, Vinh, *op. cit.* p. 60

## 1.2 Tchen le terroriste

Dans *La Condition Humaine*, Malraux nous présente d'abord le personnage de Tchen. Après la mort de ses parents, il est mis sous tutelle d'un pasteur luthérien donc, la première éducation de Tchen était religieuse.<sup>24</sup> Pourtant, quand il va faire ses études à l'Université de Pékin, il conclut qu'il ne peut pas vivre d'une « idéologie qui ne se transforme pas immédiatement en actes. [...] Pour vivre, il fallait donc d'abord qu'il échappât à son christianisme ».<sup>25</sup> Donc, Tchen veut affirmer son existence dans ses actions. Pour lui, ce sont les actes qui comptent et là, on peut accorder le nom « terroriste » à Tchen. Sur la question s'il veut faire du terrorisme une espèce de religion, Tchen répond : « pas une religion. Le sens de la vie. La possession complète de soi-même ».<sup>26</sup> Donc, l'action terroriste pour lui est une possession et une maîtrise de soi. Et comme Joyaux dit dans son article : « il n'est pas spécifiquement intéressé par sa mission mais surtout par l'intention de tuer des hommes. »<sup>27</sup> Dans l'action de tuer un autre il retrouve, selon Joyaux, la liberté complète de l'ordre humain. Pour Tchen, le terrorisme est « le sens de la vie » parce qu'il possède lui-même et il est complètement libre.<sup>28</sup> En plus, le terrorisme est pour lui un moyen pour découvrir « combien le meurtre est solitaire ».<sup>29</sup>

Malraux commence son premier chapitre avec un des actions que Tchen a commises. Il se trouve dans la chambre de quelqu'un qu'il « doit » tuer. Bien qu'il hésite – parce qu'au fond, il n'aime pas la violence – il tue l'homme.<sup>30</sup> Après l'action, il se sent seul : « il était seul avec la mort, seul dans un lieu sans hommes, mollement écrasé à la fois par l'horreur et par le goût de sang ».<sup>31</sup> Cependant, après le crime, quand Tchen marche dans la rue, il rencontre Kyo et Katow. Ils savent supprimer peu à peu cette terrible solitude de Tchen, « doucement, comme une plante que l'on tire de la terre où ses racines les plus fines la retiennent encore ».<sup>32</sup> Tchen est sûrement une proie de la solitude, à laquelle il ne parvient pas à échapper. Après qu'il a vu Kyo et Katow il confie à Gisors qu'il est « extraordinaire seul »<sup>33</sup> et selon Dao, cette expression est comme « un cri désespéré dont l'intensité traduit la profondeur et le tragique de la sensation qui l'envahit tout entier »<sup>34</sup>

Dans son article, Baumgartner dit que Tchen « isolates himself through murder »<sup>35</sup> ce que souligne la solitude pour lui. Il poursuit son analyse et dit que Tchen tue « in the name of a deity that

---

<sup>24</sup> SABOURIN, Pascal, *op. cit.* p. 45

<sup>25</sup> MALRAUX, André, *La condition humaine*, Gallimard, 1995, p. 67

<sup>26</sup> *Ibid.* p. 185

<sup>27</sup> JOYAUX, George J., *Malraux's search for men : de fanatisme de la différence à la passion de la fraternité*, Michigan State University Press, 1976, p. 325

<sup>28</sup> *Ibid.* p. 325

<sup>29</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 65

<sup>30</sup> DAO, Vinh, *op. cit.*

<sup>31</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 13

<sup>32</sup> *Ibid.* p. 18

<sup>33</sup> *Ibid.* p. 60

<sup>34</sup> DAO, Vinh, *op. cit.* p. 39

<sup>35</sup> BAUMGARTNER, Paul, *Solitude and Involvement: Two Aspects of Tragedy in Malraux's Novels*, dans: *The French Review*, Vol. 38, No. 6 (May, 1965), p. 775



has overwhelmed his personality »<sup>36</sup>, il est un meurtrier pour le communisme. Encore une fois, sa solitude est nous montré : il est isolé, il agit seul ce qui fait que l'acte est une acte individuel et un acte qu'il commit au nom d'une puissance 'divine'. Nous continuerons cet aspect dans le deuxième chapitre.

Cependant, à un certain moment, nous découvrons un sentiment de camaraderie entre Tchen et un autre, à savoir Kyo. Kyo s'est rendu à Han-K'ou pour chercher la délégation de l'Internationale communiste. Il souhaite demander au Kominterm l'autorisation de résister au général et de garder les armes parce que les communistes sont beaucoup moins forts qu'on espérait. Tchen vient aussi à Han-K'ou pour chercher Kyo. Les deux hommes se trouvent dans une chambre enfermée et ils ne sont pas seulement physiquement proche l'un de l'autre mais aussi psychologiquement. Le narrateur parle de « leurs deux ombres semblables »<sup>37</sup> qui se détachent de la même manière sur le sol. Ils parlent de leurs angoisses, leurs rêveries et leurs fascinations de telle manière que Kyo parle de son « ami à peine visible »<sup>38</sup> et « malgré les grands espaces de la nuit, il se sentit près de lui comme dans une chambre enfermée ».<sup>39</sup> Pourtant, à la fin du dialogue, Kyo se sent « d'un coup séparé de Tchen ».<sup>40</sup> Il note que Tchen poursuit dans son terrorisme un tout autre but que lui-même. Kyo reconnaît les caractéristiques d'un terroriste en son compagnon : « ils (les terroristes) ne se posaient pas de questions, ils faisaient partie d'un groupe : insectes meurtriers... ».<sup>41</sup> Kyo confirme ces caractéristiques en décrivant son camarade comme « mystique », « sacré » et « inhumain »<sup>42</sup> Finalement, cette amitié entre camarades à ce moment-là – est-ce qu'on peut parler de fraternité ? – se termine d'une façon brusque et les personnages retombent dans leur propre ardeur.

---

<sup>36</sup> BAUMGARTNER, Paul, *op. cit.* p. 775

<sup>37</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 149

<sup>38</sup> *Ibid.* p. 150

<sup>39</sup> *Ibid.* p. 151

<sup>40</sup> *Ibid.* p. 152

<sup>41</sup> *Ibid.* p. 152

<sup>42</sup> *Ibid.* p. 151

### 1.3 Kyo et Katow, les révolutionnaires

Les deux hommes suivants sont Kyo et Katow et en tant que révolutionnaires ils luttent pour le même objectif. Si on parle de la fraternité dans ce chapitre, il ne s'agit pas de la relation entre Kyo et Katow mais il s'agira de la fraternité entre ceux qui se combattent pour le même objectif. Comme nous avons déjà vu dans le chapitre 1.1, Vinh Dao fait une distinction entre les aspects de la fraternité dans l'œuvre de Malraux. Ici, il parle de la fraternité révolutionnaire qui

« unit les militants luttant pour une même cause, et qui se reconnaissent dans la poursuite d'un même objectif de transformation sociale, dans le respect des mêmes idéaux de justice, de liberté et de fraternité. C'est une fraternité qui est ressentie mutuellement par tous les combattants d'un même front, par le simple fait qu'ils participent à la même lutte. Le révolutionnaire peut, de ce fait, éprouver des sentiments fraternels même vis-à-vis de camarades qu'il ne connaît pas ». <sup>43</sup>

On parlera de cette définition dans le deuxième chapitre encore une fois. En ce qui concerne la fraternité, on ne parle pas spécifiquement d'une relation entre les deux hommes. Tandis qu'on parle d'une fraternité collective, comme expliqué ci-dessus, au niveau individuel nous retrouvons le sentiment de solitude chez Kyo et Katow. Je l'expliquerai dans l'analyse suivant :

#### Kyo

Kyo se sent dans un premier instant seul parce qu'il est incapable de communiquer avec autrui. Il dit : « pour les autres, je suis ce que j'ai fait ». <sup>44</sup> Donc, rien que sa bibliographie compte pour tous ceux qui sont autour de lui. Sauf pour May, son amour. Pour elle, « il était toute autre chose que sa bibliographie ». <sup>45</sup> Un soir, il a eu une conversation avec May sur le fait qu'elle a couché avec un autre homme – ce que lui effraye, et il ne sait pas d'où vient ce sentiment – il part avec Katow, il réfléchit de May et il sent qu'elle lui échappe, et que « toute tentative de se rejoindre est vouée à l'échec » <sup>46</sup> comme Dao dit. La citation suivante donne l'illustration du sentiment de Kyo : « il y avait d'abord la solitude, la solitude immuable derrière la multitude mortelle comme la grande nuit primitive derrière cette nuit dense et basse sous quoi guettait la ville déserte, pleine d'espoir et de haine ». <sup>47</sup>

Kyo sent l'angoisse pour être seul. Dans son propre opinion, « l'amour maintient les êtres collés l'un à l'autre contre la solitude ». <sup>48</sup> Donc, maintenant, qu'il sente que May lui échappe, il sent cette angoisse pour la solitude. Elle est la seule personne qui lui voit comme le vrai Kyo Gisors :

---

<sup>43</sup> DAO, Vinh, *op. cit.* p. 50

<sup>44</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 57

<sup>45</sup> *Ibid.* p. 57

<sup>46</sup> DAO, Vinh, *op. cit.* p. 40

<sup>47</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 57

<sup>48</sup> *Ibid.* p. 57

« Les hommes ne sont pas mes semblables, ils sont ceux qui me regardent et me jugent ; mes semblables, ce sont ceux qui m'aiment et ne me regardent pas, qui m'aiment contre tout [...] moi et non ce que j'ai fait ou ferai, qui m'aimeraient tant que j'aimerais moi-même. Avec elle seule j'ai en commun cet amour déchiré ».<sup>49</sup>

L'angoisse pour une séparation entre May et lui-même est donc en même temps l'angoisse pour la solitude. S'il perdra May, il lui reste ces hommes qui ne sont pas ses semblables. Le phénomène de l'angoisse est pour Kyo un phénomène fondamental. Selon lui, l'angoisse est « le fond de l'homme, la conscience de sa propre fatalité, d'où naissent toutes ces peurs ».<sup>50</sup>

Finalement, la séparation entre Kyo et May sera là, ce que nous étudierons dans le deuxième chapitre.

### **Katow**

Alors qu'on parle de la solitude de Kyo, chez Katow nous trouvons plutôt la fraternité. Katow, l'autre révolutionnaire, est un homme qui a déjà participé à une attaque de la prison d'Odessa et il fut condamné à cinq ans de prison.<sup>51</sup> Il a donc déjà connu d'épreuves et l'humiliation et maintenant, il se dévoue totalement aux autres. Selon Dao, Katow est un héros « qui n'est tourmenté ni par la solitude, ni pas l'angoisse de l'existence, et que se consacre entièrement à la cause de la révolution considérée comme un moyen de transformation sociale ; il lutte pour l'avènement d'un nouvel ordre social pour l'amélioration du sort de son prochain ».<sup>52</sup> Bref, il est très proche au peuple misérable et à la révolution. Ce personnage est sans doute le plus humain et le plus attachant. Même s'il est un homme d'action, il a un « âme vulnérable aux qualités humaines ».<sup>53</sup>

Cette attitude de dévouement complète aux autres se manifeste dans une scène avec Hemmelrich. Hemmelrich a voulu partir avec Tchen. Il est déchiré entre le désir de participer à la lutte commune et la crainte de voir sa famille subir les représailles de la police. Katow se met à la place de Hemmelrich et veut l'aider parce qu'il comprend le sentiment de son compagnon, il a été marié. Il dit que le dévouement que Hemmelrich veut avoir n'est pas nécessaire mais qu'il est nécessaire de ne pas être seul, sur quoi il répond : « c'est pour ça que tu restes ici, pas ? Pour m'aider »<sup>54</sup>. Quand Katow lui répond « oui », Hemmelrich demande : « par pitié ? ».<sup>55</sup> Katow ne peut pas confirmer le sentiment de pitié, il cherche un mot pour s'exprimer qu'il ne trouve pas. Pourtant, il explique qu'un homme qui rencontre « réellement le dévouement, le sacrifice, il est perdu... »<sup>56</sup> Katow le sait pas sa propre

---

<sup>49</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 57/58

<sup>50</sup> *Ibid.* p. 151

<sup>51</sup> *Ibid.* p. 19

<sup>52</sup> DAO, Vinh, *op. cit.* p. 141

<sup>53</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 55

<sup>54</sup> *Ibid.* p. 207

<sup>55</sup> *Ibid.* p. 207

<sup>56</sup> *Ibid.* p. 208

expérience et il sait aussi ce que reste après ce dévouement : le sadisme. Pour tout dire, Katow essaye de protéger son compagnon.

Comme le dialogue ci-dessus nous montre, il y a des sentiments pour Katow que les paroles ont du mal à exprimer : « par des paroles, il ne pouvait presque rien ; mais au-delà paroles, il y avait ce qu'expriment des gestes, des regards, la seule présence ». <sup>57</sup> Katow montre une délicate attention, une fraternité pour son compagnon mais quand même, il constate combien les paroles et les gestes sont incapables de traduire l'intensité de l'élan fraternel :

« Katow le regarda (Hemmelrich) sans fixer son regard, tristement – frappé une fois de plus de constater combien sont peu nombreux, et maladroits, les gestes de l'affection virile :  
- il faut que tu comprennes sans que je dise rien dit-il. Il n'y a rien à dire. » <sup>58</sup>

Katow nous montre dans son personnage la présence d'une fraternité humaine, comme illustre le dialogue entre Hemmelrich et Katow. En plus, il montre une fraternité pour tous ceux qui sont autour de lui, même les misérables. Il donne par exemple le cyanure qu'il porte chez soi à deux autres. Là, on parle de la fraternité révolutionnaire. Nous étudierons dans le deuxième chapitre cette attitude de Katow face à la mort.

Dans ce chapitre, nous avons vu que la fraternité révolutionnaire se manifeste entre les combattants qui se battent pour le même objectif. Même s'ils poursuivent leur propre chemin, ils ont tous le même idéal. Et en plus, il y a des points de rendez-vous et dialogue entre les personnages qui montrent l'aspect de la fraternité. Par exemple la scène qu'on a vu passer dans le chapitre sur Tchen, le terroriste, et Katow et Hemmelrich. Entre Kyo et Katow, il y a aussi un moment dans l'histoire où on peut parler de la fraternité. Katow veut prendre des risques plus grands à la place de son camarade Kyo. Il dit : « Moi, on peut me remplacer, maintenant, tu comprends... J'aimerais mieux que tu t'occupes du camion qui attendra, et de la distribution ». <sup>59</sup> Donc, Katow ne veut pas que Kyo risque sa vie. Kyo a organisé les plans pour l'insurrection et connaît toutes les détails de l'opération donc, Katow ne veut pas qu'il perdrait sa vie à ce moment-là. Encore une fois, le dévouement de Katow est nous montré.

Le sentiment de fraternité entre aventurier et compagnon que Malraux décrit dans son œuvre *La Voie Royale* n'est pas présent dans *La Condition Humaine*. Mais la fraternité se manifeste dans *La Condition Humaine* surtout dans un sentiment en entente qui unit les combattants du même front. Tous ces hommes vouent leur vie au même idéal. Dans *La Voie Royale* on parle d'une fraternité plus profonde, une fraternité entre deux hommes qui partagent leur vie pendant le voyage dans la jungle. Leur aventure est aussi une aventure plus individuelle, il se déroule loin de la communauté des hommes tandis que, l'action dans *La Condition Humaine* se déroule en plein publique.

---

<sup>57</sup> MALRAUX, André *op. cit.* p. 210

<sup>58</sup> *Ibid* p. 210

<sup>59</sup> *Ibid.* p. 43

## Chapitre 2

### la fraternité et la solitude face au destin et la mort

Dans ce deuxième chapitre, je fais la distinction entre *La Voie Royale* et *La Condition Humaine*. La première partie traitera les personnages Claude et Perken et la deuxième traitera les personnages de la *Condition Humaine*.

#### 2.1 Le destin et la mort dans *La Voie Royale*

Cette première partie traitera les aspects qui confrontent l'homme avec son destin pour enfin pouvoir conclure quelles places la fraternité et la solitude occupent dans la perspective du destin et de la mort. Nous retrouvons l'obsession pour le destin dans tous les deux romans de Malraux. Les deux personnages dans *La Voie Royale* luttent contre le destin et ce destin est tout ce que veut soumettre l'homme pour devenir un homme qui ne peut pas affirmer soi-même. Pour Malraux, « être homme, c'est résister au destin, [...] c'est agir au lieu de subir »<sup>60</sup> dit Dao dans son œuvre. Le destin se manifeste sous plusieurs formes aux aventuriers :

##### 2.1.1 L'absurdité

Le phénomène de l'absurdité est étroitement lié au besoin de puissance. Pour Claude, « l'absence de finalité donnée à la vie était devenue une condition de l'action »<sup>61</sup>. Donc, l'absurdité du monde fait que l'homme veut agir lui-même. Cette action – Claude l'appelle l'aventure – « n'est pas une fuite, c'est une chasse » ce qui signifie que « l'ordre du monde ne se détruit pas au bénéfice du hasard, mais de la volonté d'en profiter ».<sup>62</sup> L'homme possède donc une volonté d'agir, de lutter contre son destin pour qu'il ne soit pas condamné à la fatalité. Ainsi, l'aventure de Claude n'est pas un moyen d'échapper au destin mais c'est un moyen de l'affronter, de le provoquer. Ici, nous voyons aussi que l'action dans *La Voie Royale* est tout différent de l'action révolutionnaire dans *La Condition Humaine*.

Pour Malraux – comme pour le philosophe Friedrich Nietzsche – l'absence de Dieu est claire : Dieu est mort et l'homme doit abandonner Dieu de sa vie.<sup>63</sup> A un certain moment, Perken explique à Claude que « celui qui se tue court après une image qu'il s'est formée de lui-même » et après : « on ne tue jamais que pour exister. Je n'aime pas qu'on soit dupe de Dieu ».<sup>64</sup> Perken a clairement abandonné Dieu de sa vie. Baumgartner dit dans son article que la mort de Dieu dans l'œuvre de Malraux signifie que « the lone adventurer cannot be duped by God. He can, however, be duped by himself ».<sup>65</sup> Ensuite,

---

<sup>60</sup> DAO, Vinh, *op. cit.* p. 41

<sup>61</sup> MALRAUX, André, *La Voie Royale*, *op. cit.* p. 58

<sup>62</sup> Ibid. p. 58

<sup>63</sup> NIETZSCHE, Friedrich, *De vrolijke wetenschap*, De Arbeiderspers, Amsterdam, 1999, p. 125

<sup>64</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 33

<sup>65</sup> BAUMGARTNER, Paul, *op. cit.* p. 768

Baumgartner donne l'exemple de Grabot, l'ancien aventurier pour qui la mort est la seule manifestation que Dieu a laissé dans le monde. Baumgartner continue: « his only means of resisting death is to affirm himself by negating everything that death can represent: society, friends, family, finally himself. His face is a very death's head; obsessed with death, he becomes a living suicide». <sup>66</sup> Ici, la fatalité est nous illustré. Dieu est absent et l'homme peut devenir la dupe de soi-même.

Le besoin de puissance, formulé au début de cette partie, est donc aussi une déclaration de l'absence de Dieu et l'affirmation de sa propre volonté. L'homme veut régner sur soi-même, il préfère de contrôler sa vie.

### 2.1.2 La déchéance

Dès le début déjà, la thématique de la déchéance nous est présentée dans *La Voie Royale*. Dao explique dans son œuvre que la déchéance représente la défaite de l'homme et la victoire du destin. Donc, ce que l'aventurier fait, est lutter contre l'impuissance physique et la déchéance. <sup>67</sup> Dans un des premiers dialogues déjà, Perken confirme cette phrase. Il avoue à Claude : « la vraie mort, c'est la déchéance » et il poursuit : « vieillir, c'est tellement plus grave ! – Accepter son destin, sa fonction, la niche à chien élevée sur sa vie unique... On ne sait pas ce qu'est la mort quand on est jeune ». <sup>68</sup> En outre, le vieillissement d'un autre – la femme Sarah – est aussi un problème sérieux. Son vieillissement signifiait la fin de quelque chose pour lui et il se sentait vidé de son espoir, avec une force qui montait en soi, contre soi-même, comme la faim. <sup>69</sup> Donc, le vieillissement, une forme de la déchéance est une force qu'effraye Perken. Dans un autre passage, Perken poursuit son discours quand il dit :

« Vieillir, voilà, vieillir. Surtout lorsqu'on est séparé des autres. La déchéance. Ce qui pèse sur moi c'est, comment dire, ma condition d'homme; que je vieillisse, que cette chose atroce: le temps, se développe en moi comme un cancer, irrévocablement ». <sup>70</sup>

Claude, qui est plus jeune, rencontre la déchéance seulement dans la mort, qu'il sait d'échapper finalement. Surtout chez Perken, il y a une angoisse profonde pour la déchéance, l'angoisse de vieillir ou de tomber malade. Car, si on tombe malade, c'est l'homme qui se tourne vers soi-même. Et voilà, ce qui se passe chez Perken dans la jungle : il tombe gravement malade. Il est blessé à sa jambe par une fléchette d'un des Moïs. <sup>71</sup> A partir de ce moment-là, la vraie déchéance commence pour Perken. Il est terriblement attaqué par les insectes, son propre corps que ne guérit pas, le soleil et la forêt. Maintenant, qu'il ne peut pas s'éloigner de son destin, une chose que reste est l'érotisme comme lutte contre le destin : « la lutte contre la déchéance se déchaînait en lui aussi

<sup>66</sup> BAUMGARTNER, Paul, *op. cit.* p. 768

<sup>67</sup> DAO, Vinh, *op. cit.* p. 63

<sup>68</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 57

<sup>69</sup> *Ibid.* p. 83

<sup>70</sup> *Ibid.* p. 127

<sup>71</sup> *Ibid.* p. 154

qu'une fureur sexuelle »<sup>72</sup> Après que le médecin lui a raconté que l'infection à sa jambe est trop profonde, Perken commande à Xa : « trouve-moi des femmes pour ce soir ». <sup>73</sup> Dans le jeu d'érotisme, l'aventurier reste obsédé par sa haine du destin et sa volonté de le vaincre. <sup>74 75</sup>

En ce qui concerne la thématique de la fraternité et la solitude, nous pouvons conclure que Perken – dans le processus que la maladie s'aggrave – dépend complètement aux autres dans sa maladie. Il a Claude à côté, mais il n'y a pas des médecins capables qui peuvent le guérir. La fraternité entre les deux hommes – née de l'idée d'échapper à la solitude<sup>76</sup> – fortifie pendant le voyage mais face à son destin, Perken devient de plus en plus seul. Surtout s'il se trouve face à la mort.

### 2.1.3 La mort

Bien que Perken sache que la mort arrivera, il lutte avec tous ces forces contre le destin, « afin que sa mort ne marque pas une victoire du destin, qu'elle ne réduise pas toute son existence passée à une entreprise vaine, qu'elle serve moins à donner un sens à sa vie »<sup>77</sup> comme remarque Dao dans son chapitre sur l'échec de l'aventurier. Le lien qui s'est formé entre les aventuriers pendant le voyage devient de plus en plus fragile vers la fin. Même Claude n'arrive pas à comprendre ce que Perken dit pendant un moment d'hallucination :

« ... pourvu que j'arrive ! Saloperie de fièvre... Quand j'en sors, je voudrais au moins...

Claude ?

- Je t'écoute, voyons

- Il faudrait que ma mort au moins les oblige à être libres.

- Qu'est-ce que ça peut te faire ?

Perken avait fermé les yeux : impossible de se faire comprendre d'un vivant » <sup>78</sup>

Perken, qui sent qu'il va mourir, est incapable de communiquer avec « un vivant ». Pour lui, Claude fait déjà parti d'un autre monde, pour Claude : Perken parle comme un étranger. Même s'ils sont ensemble, ils sont séparés par la mort. Perken décrit le sentiment qu'il a comme « seul, seul avec la fièvre qui le parcourrait de la tête au genou ». <sup>79</sup> Il se sent libre mais séparé de Claude qui se trouve à côté de lui : « Claude qui allait vivre, qui croyait à la vie ». <sup>80</sup> Malgré le développement de leur amitié fraternelle, devant la mort aucune communication est possible.

---

<sup>72</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 151

<sup>73</sup> *Ibid.* p. 170

<sup>74</sup> L'érotisme est un tout autre sujet dont on ne parle pas dans cette recherche

<sup>75</sup> DAO, Vinh, *op. cit.* p. 94

<sup>76</sup> Fait référence au premier chapitre, p. 6

<sup>77</sup> DAO, Vinh, *op. cit.* p. 97

<sup>78</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 195

<sup>79</sup> *Ibid.* p. 196

<sup>80</sup> *Ibid.* p. 196

Perken se sent seul : seul avec la mort. Autour de lui, il y a des hommes sur la terre, « et ils croient à leurs passions, à leurs douleurs, à leur existence » mais lui, « lui seul allait mourir, être arraché ». <sup>81</sup> Finalement, devant la mort, l'homme est donc seul. Il n'y a que lui seul, ce que Perken crie désespérément : « il n'y a pas... de mort... il y a seulement... moi... Moi... qui vais mourir... » <sup>82</sup> et dans l'intensité tragique de la fin Perken regarde à Claude : « ce témoin, étranger comme un être d'un autre monde ». <sup>83</sup> Claude, le compagnon de Perken, est laissé sur place, intituler d'un témoin, un étranger, un être d'un autre monde. Bien qu'il murmure une prière, un silence absolu est la réponse. Face à la mort, il ne reste rien de cette fraternité entre les aventuriers. Perken meurt dans une implacable solitude.

Même la fraternité ne peut délivrer l'homme de la solitude. Le développement de cette fraternité qu'on a vu chez Perken et Claude était en premier lieu un rapprochement mais en dernier ressort une séparation totale.

---

<sup>81</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* 198

<sup>82</sup> *Ibid.* p. 200

<sup>83</sup> *Ibid.* p. 200



## 2.2 Le destin et la mort dans *La Condition Humaine*

Comme déjà prédit, cette deuxième partie traitera l'analyse du destin et de la mort dans *La Condition Humaine*.

### 2.2.1 Tchen

En ayant traité Tchen le terroriste dans le premier chapitre, nous pouvons conclure qu'il est une proie de la solitude. Surtout après qu'il a tué quelqu'un, il se sent « extraordinaire seul ».<sup>84</sup> Reprenons-nous l'idée que nous avons déjà traitée dans le premier chapitre : la nécessité de la possession complète de soi-même selon Tchen. Pour lui, c'est le sens de la vie. Même s'il parle de la « possession complète », il se dévoue dans cette possession au communisme. Il est tout simplement un instrument, il meurt pour son but mais il se laisse complètement conduire par la puissance communiste. Dans ce sens-là, il ne choisit pas son destin. Même s'il est conscient de ses actions, la phrase suivante nous montre son obsession pour qu'il agisse: « il faut que je me jette sous une voiture ».<sup>85</sup>

Le dialogue avec le pasteur souligne encore une fois le sentiment que Tchen ait : il s'agit de la possession de soi-même et non de la foi. Il fait comprendre au pasteur qu'il ne cherche pas la paix ou l'amour, il cherche « le contraire... »<sup>86</sup> En plus, il trouve que la voix du pasteur est plein d'humanité et Tchen n'aime pas « l'humanité qui est faite de la contemplation de la souffrance ».<sup>87</sup> Bref, tout en lui se révolte contre la présence d'une puissance divine. Au moment qu'il prenne congé du pasteur, il rencontre le regard de l'autre : « il fixa son regard dans les yeux de son compagnon ».<sup>88</sup> Un aspect philosophique très connu dans le mouvement de l'existentialisme : le regard de l'autre. En un mot : selon Sartre, le regard définit le moi comme un être-en-soi et donc, ce regard prend la liberté à quelqu'un. Ici, dans l'œuvre de Malraux, Tchen retrouve le regard du pasteur avant qu'il se tue. On pourra dire qu'il sent que le pasteur veut prendre sa liberté quand il présente Dieu.<sup>89</sup> Cependant, Tchen se résiste. Il est bien clair au pasteur quand il dit : « dans deux heures, je tuerai ».<sup>90</sup> Il ne supporte pas la contradiction du pasteur. La conclusion de lui-même : « Il était seul. Encore seul ».<sup>91</sup>

Dans les minutes avant qu'il mourra, la séparation entre Tchen et ses compagnons devient de plus en plus clair. En donnant ces exemples, je montrerai le processus de la séparation totale de Tchen jusqu'à la mort :

---

<sup>84</sup> MALRAUX, André, *La Condition Humaine* p. 60

<sup>85</sup> *Ibid.* p. 184

<sup>86</sup> *Ibid.* p. 167

<sup>87</sup> *Ibid.* p. 167

<sup>88</sup> *Ibid.* p. 168

<sup>89</sup> SARTRE, Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Nagel, Paris 1970, p. 3, p.5

<sup>90</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 168

<sup>91</sup> *Ibid.* p. 168

- « Tchen et ses compagnons devaient maintenant se séparer. [...] Ils se séparèrent sans même se serrer la main »<sup>92</sup>
- « Pour les nôtres, tu ne peux pas faire mieux que décider de mourir »<sup>93</sup>
- « Je partirai seul, et je suffirai seul, ce soir »<sup>94</sup>
- Quand Peï veut venir avec lui, Tchen dit : « Non, témoigne ». Le narrateur poursuit : « Peï resta sur le trottoir, la bouche ouverte, essuyant toujours ses verres de lunettes, comique. Jamais il (Tchen) n'eût cru qu'on pût être si seul ».<sup>95</sup>

Les exemples ci-dessus nous montrent la solitude de Tchen face à la mort. En ce qui concerne le destin, on pourra dire qu'il ne choisit pas son destin. En fait, il subit tous les événements, il se soumet, il est sous l'emprise de la révolution : il n'a pas de contrôle sur son destin. Nous allons découvrir une toute autre situation chez Kyo dans le chapitre suivant.

### 2.2.2 Kyo et Katow

Dans cette dernière partie, nous traiterons les révolutionnaires Kyo et Katow. Ils survivent jusqu'à la fin du roman. Deux cents blessés communistes sont rassemblés – parmi lesquelles Kyo et Katow – sous un ancien préau d'école. Les prisonniers sont condamnés à être brûlés vifs. Tous les deux hommes prennent une autre décision.

Comme déjà dit dans le chapitre 1.3, on verra d'abord le processus de la séparation entre Kyo et May. Dao remarque dans son œuvre que l'amour entre Kyo et May trouve « sa plus haute expression devant la mort ».<sup>96</sup> Comme elle a le pressentiment que Kyo va risquer sa vie, May veut l'accompagner. Kyo souligne qu'il s'agit maintenant de sa liberté et non pas de la sienne. Il dit : « reconnaître la liberté d'un autre, c'est lui donner raison contre sa propre souffrance, je le sais d'expérience ».<sup>97</sup> Pourtant, May n'est pas d'accord : « suis-je un « autre », Kyo ? »<sup>98</sup> demande-t-elle. Pour Kyo, il s'agit de sa propre liberté quand il dit :

« je dis que je veux partir seul. La liberté que tu me reconnais, c'est la tienne. La liberté de faire ce qu'il te plaît. La liberté n'est pas un échange, c'est la liberté. »<sup>99</sup>

à laquelle elle répond : « c'est un abandon ».<sup>100</sup> Pour May, la mort est là – pour ceux qui

<sup>92</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 170

<sup>93</sup> *Ibid.* p. 186

<sup>94</sup> *Ibid.* p. 187

<sup>95</sup> *Ibid.* p. 187

<sup>96</sup> DAO, Vinh, *op. cit.* p. 125

<sup>97</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 199

<sup>98</sup> *Ibid.* p. 199

<sup>99</sup> *Ibid.* p. 200

<sup>100</sup> *Ibid.* p. 200

s'aiment – pour la risquer. L'amour exige non seulement le partage de la vie mais aussi le partage de la mort. La discussion qu'ils ont après, les séparent plus que la mort. Le narrateur nous dit que ce n'était plus seulement « la volonté qui les séparait, mais la douleur ». <sup>101</sup> Enfin, Kyo décide de partir seul mais après quelques minutes, il regrette et il revient. Avant qu'il ouvre la porte, il réfléchit pour un instant :

« Écrasé par la fraternité de la mort, découvrant combien, devant cette communion, la chair restait dérisoire malgré son emportement. Il comprenait maintenant qu'accepter d'entraîner l'être qu'on aime dans la mort est peut-être la forme totale de l'amour, celle qui ne peut pas être dépassé ». <sup>102</sup>

Kyo décide d'apporter May et il s'est rendu compte de cette fraternité de la mort : entraîner May dans la mort est pour lui la forme totale de l'amour et donc aussi une forme de fraternité. Cette fraternité est aussi forte qu'elle fait que Kyo décide d'emmener May quand-même car, l'amour qu'il entretient pour sa femme est « la seule chose en lui qui fût aussi forte que la mort ». <sup>103</sup> Pourtant, nous allons voir Kyo tout seul face à la mort à la fin de ce chapitre.

Comme nous avons vu chez Tchen il s'agit de la possession complète de soi-même et sa mission lui n'intéresse pas. Tuer des hommes en sachant que c'est toi qui se possède et affirme ton existence, c'est l'idéal de Tchen. Nous retrouvons le contraire chez Kyo : il choisit son destin en pleine conscience. Son but, ou bien le sens de sa vie, est précisé dans les mots : « donner à chacun de ces hommes [...] sa propre dignité ». <sup>104</sup>

La fin de l'œuvre de Malraux nous montre les deux révolutionnaires – qui sont arrêtés – en prison. Ils ont tous les deux luttés pour la même cause mais, maintenant ils sont condamnés à la mort et donc, une proie du destin. La dernière lutte contre le destin est une réunion fraternelle. Kyo se trouve à côté de Katow, « séparé par toute l'étendue de la souffrance : bouche entrouverte, lèvres gonflées sous son nez jovial, les yeux presque fermés, mais relié à lui par l'amitié absolue, sans réticences et sans examen, que donne seule la mort ». <sup>105</sup> Dans la salle où ils sont enfermés, Kyo sent combien la fraternité lui est importante. Il se rend compte que la mort sera plus facile quand on est entouré de « ses camarades ». Selon lui, « il est facile de mourir quand on ne meurt pas seul. Mort saturée de ce chevrottement fraternel, assemblée de vaincus où des multitudes reconnaîtraient leurs martyrs, légende sanglante dont se font les légendes dorées ! ». <sup>106</sup>

---

<sup>101</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 202

<sup>102</sup> *Ibid.* p. 204

<sup>103</sup> *Ibid.* p. 58

<sup>104</sup> *Ibid.* p. 68

<sup>105</sup> *Ibid.* p. 300

<sup>106</sup> *Ibid.* p. 304

Dans les derniers moments avant qu'il prenne son cyanure, il retrouve la paix et attend la mort avec calme tandis qu'il réfléchit de May, qui lui a « délivré de toute solitude ». <sup>107</sup> Il pense à sa mort, comme un acte exalté, « la suprême expression d'une vie à quoi cette mort ressemblait tant » <sup>108</sup> et il sait qu'il mourrait pour avoir donné un sens à sa vie. En prenant le cyanure, il confirme ce qu'il fait en tant que révolutionnaire : il fait de sa mort un acte de volonté. Pour le révolutionnaire de Malraux, mourir est une passivité mais se tuer est un acte. Selon Kyo, il faut mourir une mort qui ressemble à sa propre vie. Bref, sa mort illustre ce qu'il a fait pendant sa vie révolutionnaire. Cependant, Kyo meurt en solitude, il envisage la mort tout seul mais, il meurt aussi parmi « ceux avec qui il aurait voulu vivre ».

Chez Katow, la situation est toute différente. Il se trouve à côté de Kyo mais après la mort de son compagnon, il se sent rejeté à « une solitude d'autant plus forte et douloureuse qu'il était entouré des siens ». <sup>109</sup> Malgré tous les hommes qui ont combattus pour le même objectif, il est seul. Il est « seul entre le corps de son ami mort et ses deux compagnons épouvantés ». <sup>110</sup> Jusqu'à ici, la vie de Katow a été une vie de dévouement et générosité. Il n'a pas souffert de la solitude, ni de l'angoisse devant l'existence, qui étaient les drames permanents de Tchen et Kyo. <sup>111</sup> Maintenant, après la perte de son ami, il voit le sentiment de solitude. Néanmoins, le dévouement qu'il a déjà montré dans sa vie, est nous présenté encore une dernière fois. Après qu'il a constaté cette solitude chez soi, il veut affirmer qu'un homme doit être plus fort que la solitude. Face à son destin, il fait un geste de volonté aux deux compagnons chinoises, il leur donne son cyanure. En refusant son propre cyanure, il défie son destin.

Un dévouement suprême est nous montré dans le personnage de Katow. Il confirme son acte encore une fois quand l'officier remarque les morts. Il veut isoler les six prisonniers les plus proches mais, Katow dit au officier : « c'est *moi* qui leur ai donné le cyanure ». <sup>112</sup> Comme Dao explique dans son œuvre, la mort de ce révolutionnaire n'a pas « les accents désespérés de la mort de l'aventurier ». <sup>113</sup> Katow s'approche de la mort, la tête haute. En plus, il sait que la dignité qui lui a été refusée durant sa vie lui soit enfin reconnue comme son autre compagnon révolutionnaire s'avait déjà imaginé : « allongé, immobile, les yeux fermés, le visage apaisé par la sérénité que dispense la mort pendant un jour à presque tous les cadavres, comme si devait être exprimée la dignité même des plus misérables ». <sup>114</sup>

---

<sup>107</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 303

<sup>108</sup> *Ibid.* p. 304

<sup>109</sup> *Ibid.* p. 305

<sup>110</sup> *Ibid.* p. 307

<sup>111</sup> DAO, Vinh, *op. cit.* p. 147

<sup>112</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 309

<sup>113</sup> DAO, Vinh, *op. cit.* p. 148

<sup>114</sup> MALRAUX, André, *op. cit.* p. 303

## Conclusion

Dans cette recherche, nous avons essayé de chercher la réponse à la question suivante : *Dans quel mesure, les phénomènes de la fraternité et la solitude dans La Voie Royale et La Condition Humaine sont-ils contradictoires ou est-ce qu'ils se complètent ?*

Pour répondre à cette question, je vous ai présenté deux chapitres. Dans le premier chapitre nous avons traité les personnages dans les œuvres d'André Malraux : Claude et Perken les aventuriers, Tchen le terroriste et Kyo et Katow les révolutionnaires. Nous avons vu quels rôles la thématique de la fraternité et la solitude jouent dans leur aventure. Le deuxième chapitre a traité la position de la fraternité et la solitude face au destin et la mort dans les deux romans. Selon ce que nous avons vu dans le premier chapitre, nous pouvons conclure que tous les personnages sont confrontés à la fraternité et la solitude. Pour Perken et Claude dans le premier chapitre, la fraternité est une relation entre aventurier et compagnon et ce compagnon partage ses angoisses et son sentiment aigu de la solitude. On parle surtout d'une fraternité de courage parce que ces hommes se trouvent seuls dans la jungle, loin de la communauté des hommes et ils sont confrontés à la mort et la déchéance. Pour Claude, l'aventure est aussi une recherche à ses semblables. Perken est un bon exemple, un aventurier beaucoup plus expérimenté. Dans cette recherche de Claude, les hommes se rapprochent entre eux. Cependant, vers la fin du voyage, le décor change. Perken est gravement blessé par les Mois. Une ultime lutte contre la déchéance pour Perken est le résultat et sa lutte se terminera par sa mort finalement.

Dans le deuxième chapitre, nous avons vu que Perken devient de plus en plus seul. La fraternité, comme moyen de lutter la même lutte, la lutte contre le destin, devient une lutte individuelle pour Perken. Claude ne comprend plus la situation dans laquelle Perken se trouve car, devant la mort aucune communication est possible. La fin pour Perken est: « il y a seulement... moi. Moi... qui vais mourir ». <sup>115</sup>

En ayant rencontré Tchen dans La Condition Humaine, nous pouvons constater qu'il y a surtout la solitude qui domine. Tchen veut se posséder complètement par ses actes. Cette attitude fait peut-être aussi qu'il se sent seul. A part du moment de camaraderie avec Kyo, la vie de Tchen n'est pas du tout caractérisé par la fraternité. La révolte contre la présence d'une puissance divine renforce encore une fois son attitude egocentrique. La seule puissance qu'il accepte est le communisme, l'objectif pour qu'il se bat.

Pour Kyo et Katow, la fraternité se manifeste surtout comme une relation entre révolutionnaires. En utilisant la définition de Dao : c'est une fraternité qui est ressentie mutuellement

---

<sup>115</sup> MALRAUX, André, *La Voie Royale*, op. cit. p. 200

par tous les combattants d'un même front, par le simple fait qu'ils participent à la même lutte.<sup>116</sup> Chez Kyo, ce sentiment n'est pas toujours visible. Il est surtout occupé avec May, son amour qu'il ne veut pas perdre. Il a peur de rester seul mais, finalement il remercie May parce qu'elle lui a délivré de « toute solitude ». Quand il va mourir, il sait qu'il a donné un sens à sa vie. Avec une certaine jalousie, il regarde ceux qui vont mourir en fraternité.<sup>117</sup>

Par contre, chez Katow, nous avons vu un grand dévouement à 'ses frères', disons que les révolutionnaires qui se battent pour le même objectif, sont ses frères. Il manifeste une fraternité profonde pour ses compagnons, en risquant sa vie au lieu de Kyo ou en aidant Hemmelrich. Après qu'il ressent une forte solitude en soi – à cause de la mort de son ami – Katow veut affirmer que l'homme est plus fort que la solitude : il donne son cyanure à deux Chinoises. Par cet acte, il nous montre encore une fois un grand dévouement. Il choisit de mourir en solitude mais il a sacrifié sa vie pour ses compagnons. Katow mourra la tête en haut, en sachant qu'il a bien lutté pour son idéal.

En concluant, nous pouvons dire qu'André Malraux nous montre deux situations différentes dans lesquelles la fraternité et la solitude se manifestent. Tout d'abord, au niveau des personnages, nous avons vu que les aventuriers se rapprochent dans une lutte individuelle contre le destin et la mort. Leur aventure est une aventure solitaire et leur relation est un partage mutuellement des sentiments d'angoisse et de solitude. En face, le terroriste est nous présenté. Le terroriste connaît à peine un sentiment de fraternité. Il est surtout jeté dans une solitude implacable mais, remarque bien : jeté par soi-même. Pour lui, le terrorisme est une espèce encore plus forte que la religion : c'est la possession complète de soi-même. Pour finir, le révolutionnaire nous montre une fraternité qui se manifeste dans une lutte collective, tous pour le même objectif. Pourtant, dans cette lutte le révolutionnaire connaît des moments solitaires mais aussi des moments fraternels.

Face à la mort, l'aventurier se trouve plutôt en solitude. Il n'y a plus une communication possible. Tout est fermé autour les personnages. Dans un dernier moment, nous voyons la réponse à la prière du témoin : le silence absolu. La fin est triste et absurde tandis que le révolutionnaire meurt la tête haute. La mort de ce révolutionnaire n'a pas « les accents désespérés de la mort de l'aventurier ». <sup>118</sup> Kyo meurt entre ses frères et il remercie May pour qu'elle lui ait sauvé de la solitude. Katow reste seul après qu'il a donné son cyanure à deux autres, mais il approche la mort avec un cœur dévoué au combat. Pourtant, le terroriste choisit la solitude complète dans sa vie. Il a une vision très egocentrique : la possession de lui-même. Aussi sa mort témoigne d'une extrême solitude.

Une dernière conclusion fait nous référer à notre question centrale en l'hypothèse. Les thématiques de la fraternité et la solitude que Malraux nous montre dans *La Voie Royale* et *La Condition Humaine* ne sont pas les mêmes. Notre réponse à la question centrale comprend deux

---

<sup>116</sup> DAO, Vinh, *op. cit.* p. 50

<sup>117</sup> MALRAUX, André, *La Condition Humaine, op. cit.* p. 304

<sup>118</sup> DAO, Vinh, *op. cit.* p. 148

parties. D'une part, les thèmes se complètent si nous nous approchons le texte au niveau intérieur. Pour chacun des titres en soi, il s'agit d'une analyse complémentaire. La solitude est une manifestation du destin et les personnages du roman essaient d'échapper à cette solitude en cherchant une relation fraternelle. Ainsi, nous pourrions confirmer l'hypothèse en disant que la fraternité sert plus ou moins comme moyen d'échapper à la solitude. En même temps, il y a le revers de la médaille. Si nous considérons la question centrale dans une perspective plus large – au niveau extérieure du texte – nous voyons une contradiction : la manière dont on envisage le destin et dont on éprouve la mort est toute différente. L'un tout solitairement, l'autre – en sachant qu'il a donné un sens à sa vie – meurt la tête haute. Ma première intention de ce mémoire était surtout de faire une recherche à ce lien extérieur entre *La Voie Royale* et *La Condition Humaine*. Maintenant, nous avons vu qu'il n'est pas toujours facile de tirer une seule conclusion. En plus, Malraux utilise beaucoup plus de thèmes dans ses œuvres. De cette façon, il reste toujours de travail à faire dans une telle étude comparative.

## Bibliographie

### Livres

- DAO, Vinh, *André Malraux ou la quête de la fraternité*, Genève, Librairie Droz S.A., 1991  
un analyse sur la fraternité chez Malraux. Il parle entre autres des quatre visages de la fraternité, la fraternité face au destin et l'obsession fraternelle.
- MALRAUX, André, *La Voie Royale*, Paris, Librairie Générale Française, 2012  
corpus primaire
- MALRAUX, André, *La Condition Humaine*, Gallimard, 1995  
corpus primaire
- MARCEL, Gabriel, *La Dignité humaine et ses assises existentielles*, Paris, Aubier 1964
- MEYER, Alain, *La Condition Humaine d'André Malraux*, Gallimard, 1991  
étude approfondie de *La Condition Humaine* : approche critique originale des multiples facettes du texte dans une présentation claire et rigoureuse.
- NIETZSCHE, Friedrich, *De vrolijke wetenschap*, De Arbeiderspers, Amsterdam, 1999  
l'œuvre de Nietzsche dans lequel il explique entre autres l'absence de Dieu et la réaction de l'homme.
- PICON, Gaëtan, *Malraux par lui-même*, Paris, Editions du Seuil, 1953  
Comment Malraux voit sa vie, son œuvre et vit sa pensée.

### Sources papier

- BAUMGARTNER, Paul, *Solitude and Involvement: Two Aspects of Tragedy in Malraux's Novels*, dans: *The French Review*, Vol. 38, No. 6 (May, 1965), p. 766-776
- JOYAUX, George J., *Malraux's search for men : de fanatisme de la différence à la passion de la fraternité*, Michigan State University Press, 1976
- SABOURIN, Pascal, *La révolté chez André Malraux romancier*, Thèse présentée au Département de Français de l'Université d'Ottawa, Canada, 1963
- SARTRE, Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Nagel, Paris 1970